

Instants fugitifs

Suzanne, France, 2013, 1 h 34

Sami Gnaba

Numéro 291, juillet-août 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72161ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gnaba, S. (2014). Compte rendu de [Instants fugitifs / *Suzanne*, France, 2013, 1 h 34]. *Séquences*, (291), 61–61.

Suzanne

Instants fugitifs

Jeune réalisatrice avec trois courts métrages à son actif, Katell Quillévére avait remporté en 2010 un beau succès avec son premier long, *Un poison violent*, une chronique adolescente personnelle et sensible. Trois ans plus tard, elle récidive avec un second film fort et puissant, *Suzanne*, porté de bout en bout par l'actrice la plus singulière et audacieuse du moment dans le cinéma français, Sara Forestier (*L'Esquive*, *Le Nom des gens*, *Mes séances de lutte*).

Sami Gnaba

À ce passage de l'enfance à l'adolescence vécu par Anna dans *Un poison violent* succède la chronique familiale de *Suzanne*. Entre les deux héroïnes, on note une grande proximité, malgré l'âge qu'elles incarnent. Figures à la fois lumineuses et graves, Anna et Suzanne – transgressives chacune à leur façon – sont toutes deux en quête de liberté et d'amour. Ces personnages sont reliés entre eux par un pareil désir d'émancipation et le tiraillement entre la conduite imposée par leurs familles et les pulsions irrépessibles qui les habitent.

Dans une première séquence, Suzanne nous est introduite, encore enfant, à un spectacle d'école. Ce court instant d'innocence demeure juste assez longtemps pour que le plan se suspende sur son visage soudainement figé, dont une expression d'inquiétude s'empare. Comme absorbée dans un gouffre dont elle ne peut connaître l'ampleur, Suzanne avancera durant tout le film avec l'insoumission de ceux et celles qui veulent fuir. Fuir quoi? Le film demeure très avare dans les détails, les explications. C'est la grande force et la qualité de l'écriture de Katell Quillévére. Elle laisse le loisir au spectateur de construire les béances du récit, aussi nombreuses que les fêlures intérieures de son insondable héroïne. On devine néanmoins assez aisément quelques traits signifiants à cette fuite: le vide laissé par la mort prématurée de la mère et le climat morose du milieu ouvrier dans lequel Suzanne vit.

Suzanne est un film relativement court dans sa durée, mais incroyablement ample dans sa chronique des quelques 25 années dans la vie de son héroïne. Certains pourraient accuser Quillévére de frilosité dans sa représentation de cette existence torturée, de se distancier de sa protagoniste. C'est tout le contraire. Le film diffuse simplement une émotion aussi discrète que tenace, travaille son personnage en profondeur dans les non-dits, les silences, refuse les grandes scènes émotionnelles ou les explications psychologisantes. Tout passe par la gestuelle, les regards graves de ses acteurs, tous admirables (mention très spéciale à Adèle Haenel, la belle révélation du film). D'un regard généreux, fin et divorcé de tout jugement moral sur les personnages (aussi imparfaits soient-ils, pour preuve le beau personnage de l'amant criminel), Quillévére accompagne Suzanne au plus près de sa route, de sa trajectoire rebelle et de ses frasques, nombreuses (abandon de son enfant, vols, prison...).



Les premiers balbutiements d'un amour fou

Autant *Un poison violent* paraissait suivre un découpage très préparé, autant ce second opus paraît privilégier un rapport plus instinctif dans la mise en scène qui sied parfaitement au caractère imprévisible de son héroïne, toujours dans l'impulsion du moment, multipliant ainsi les ellipses franches avec une remarquable fluidité. Dans le simple raccord entre deux plans s'écoulent des mois, voire une année. Ces ellipses donnent au film un sentiment d'urgence, d'empressement, de vitesse qui colle au chaos dans lequel Suzanne mène sa vie et celle de sa famille. Un plan, elle est aux premiers balbutiements de son amour fou avec son copain criminel; le suivant, c'est son père qui la cherche depuis un an. Le film avance comme une course – ses personnages sont vus sans cesse mouvant d'un lieu à un autre – telle une suite d'instants fugitifs, transformateurs et banals à la fois, d'une existence qui, à un moment ou à un autre, n'échappera pas à l'épuisement, aux conséquences des actes de Suzanne, de son «absence». Et là, Quillévére frappe fort, nous réservant un coup de théâtre terrible.

À la fin de *Un poison violent*, c'est en passant par la perte de son grand-père qu'Anna trouvait enfin un sens à ses dilemmes, à sa vie. Pour son film suivant, Quillévére récidive. *Suzanne* atteint dans ses dernières minutes un degré d'émotion inédit et bouleversant. Confrontée à la mort d'un être cher, Suzanne est rattrapée par le temps passé à fuir. À bout de souffle, il est grand temps pour elle d'accepter son destin... de devenir adulte. Il n'y a plus de refuge à sa fuite. Quillévére règle ce passage sur un avant-dernier plan lumineux et émouvant, telle une réponse au plan d'ouverture, qui enregistre tout l'amour, la résilience et l'apaisement de Suzanne, maintenant mère, entourée de ses deux enfants et de son père. Et si quelque chose dans l'air suggère que «la tristesse durera toujours» – comme le disait Pialat dans *À nos amours* (inspiration majeure pour *Suzanne*) –, dans le regard que pose Quillévére sur son personnage se lit une autre vérité: l'amour lui survivra toujours.

■ Origine: France – Année: 2013 – Durée: 1 h 34 – Réal.: Katell Quillévére – Scén.: Katell Quillévére, Mariette Désert – Images: Tom Harari – Mont.: Thomas Marchand – Mus.: Frank Beauvais – Son: Yolande Decarsin – Dir. art.: Anna Falguères – Cost.: Moira Douguet – Int.: Sara Forestier (Suzanne), François Damiens (Nicolas), Adèle Haenel (Maria), Paul Hamy (Julien) – Prod.: Gaétan David, Bruno Levy – Dist. / Contact: Axia.